

Le carnet de voyage, un genre littéraire méconnu et pourtant envoûtant

Littérature Jean-Christophe Rufin s'est laissé porter deux mois durant par le fleuve Amazone. Il en a ramené un récit plein de curiosité et de dessins épatants.

Rencontre Isabelle Monnart

Enfant, dans son Berry natal (il vit le jour à Bourges, le 28 juin 1952), Jean-Christophe Rufin a croisé le chemin de Bertrand Flornoy, grand ethnologue français, spécialiste de l'Amazonie péruvienne, dont sa mère s'était un peu amou-rachée. Il ne garde aucun souvenir de l'homme, mais beaucoup d'un livre où il était question du poumon de la planète. Serait-ce le destin qui, six décennies plus tard, l'a mené à descendre, deux mois durant, le fleuve Amazone avec, pour objectif, d'en ramener un carnet de voyage? L'auteur sourit et, lentement, nous répond: "Vous savez, il y a toujours la vision chinoise et la vision européenne. Ici, on va dire que je suis parti au Brésil parce que j'avais rencontré Bertrand Flornoy quand j'étais petit. Mais les Chinois diraient que j'ai rencontré Bertrand Flornoy quand j'étais petit parce que je devais aller au Brésil plus tard..."

Début 2020, il s'envole donc pour le continent sud-américain, armé de ses aquarelles, de ses feuilles de dessins et de quelques carnets. Il choisit de descendre le fleuve, se laissant glisser sur le toboggan de l'Amazonie, plutôt que de lutter en le remontant. "Mon désir n'était pas le combat, mais plutôt l'abandon", écrit-il. Il en reviendra avec un livre, **Sur le fleuve Amazone** ★★★.

Observer, dessiner, écrire

Apprendre à rapproiser le temps long, voilà ce que l'auteur se propose de faire, au fil de l'eau noire du Rio

Negro, puis dans celles de l'Amazonie, dans lesquelles se mirent les palétuviers séculaires. "Voir des cars de touristes s'arrêter devant un monument, des dizaines de personnes en descendre, prendre une photo et remonter dans le bus, ça me choque et je n'aime pas l'idée de devenir comme ça, dit-il. C'est vrai que le dessin, c'est une façon de s'arrêter. D'ailleurs, le salon du carnet de voyage de Clermont-Ferrand, auquel j'ai participé, a été créé au départ par des gens qui avaient fait un salon du 'tourisme autrement'. C'était ça, leur idée. Il n'y avait pas du tout de notion du carnet de voyage. Mais le tourisme autrement, comment définir ça? Finalement, le carnet de voyage s'est imposé comme une sorte de moyen de freiner, de s'octroyer un temps pour s'arrêter."

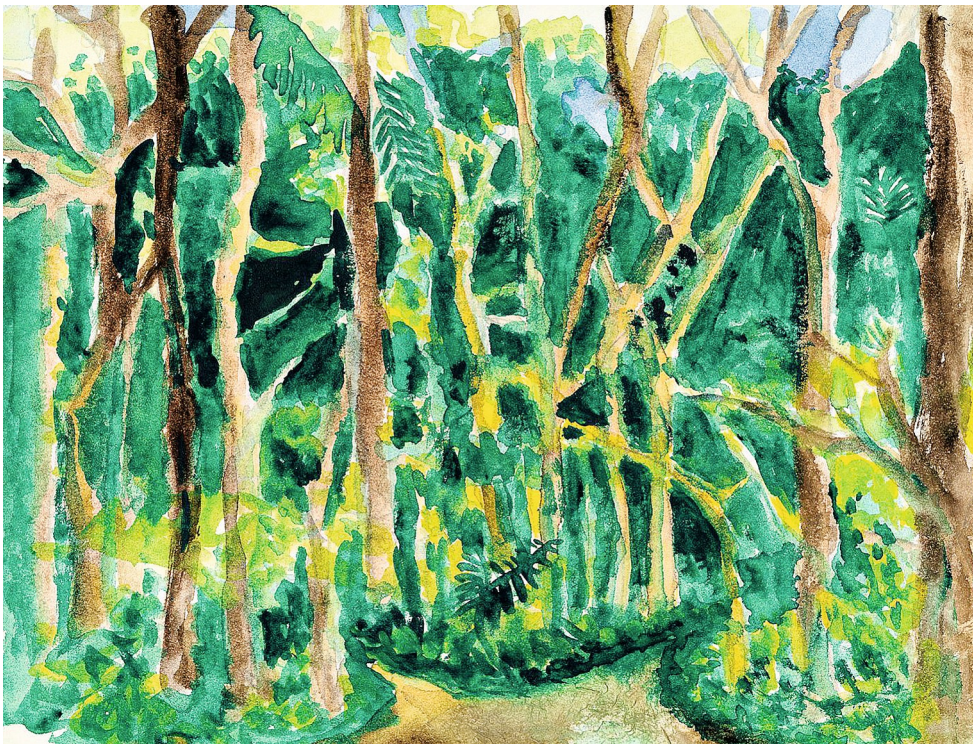
Un souffle, un sourire et il reprend. "Ce qui est curieux, je trouve, c'est qu'on est fabriqué de telle manière qu'il faut avoir une raison pour perdre son temps. J'ai beaucoup voyagé en Afrique, etc. Il y a des gens qui sont capables de se mettre sous le manguié et de laisser passer du temps. Ça ne les inquiète pas plus que ça. Nous, au fond, pour pouvoir passer ce temps, il faut que nous ayons quand même une raison..."

Un luxe que l'écrivain a pu se permettre grâce à ses livres. Même si parfois, il a endossé d'autres responsabilités – il fut ambassadeur de France au Sénégal et en Gambie, administrateur de la Croix-Rouge française et siège, depuis 2008, à l'Académie française, entre autres – dans l'ensemble, depuis son prix Goncourt en 2001 pour *Rouge Brésil* (Gallimard), il a le privilège de vivre de sa plume. "Un privilège qu'il faut, chaque fois, entretenir. J'ai fait des études et j'ai exercé des métiers très prenants, à commencer par la médecine. Là, ça m'a libéré un peu de ça, de cette urgence, ça m'a donné du temps", sourit-il. Voici dix ans, en descendant à pied le chemin de Compostelle, il n'avait pas fait un autre exercice. Un "pèlerinage" dont, déjà, il avait tiré un livre, *Immortelle randonnée* (Paulsen, 2013), qui connut un large succès et fut traduit dans d'innombrables langues.

Ce que tous ignoraient, en revanche, c'est que l'écrivain était aussi dessinateur. "Je crois que, par ma mère, à qui je dédie le livre, j'ai reçu une éducation très portée sur les arts graphiques, sur la peinture, la sculpture, etc. Et j'ai une mémoire très visuelle, c'est-à-dire que je n'apprends qu'en mettant des choses sur un papier, explique-t-il. Les dessins, les croquis, c'étaient des plaisirs, j'allais dire personnels, et un domaine un peu réservé, un peu intime. C'est la première fois qu'en le faisant rejoindre le voyage, c'est devenu plus public, comme un moyen de communiquer. Je ne vous cache pas que j'étais assez intimidé, au départ, parce que je ne savais pas du tout comment ce serait reçu. J'avais peur que les gens se foutent de moi. Ce qui est assez compliqué, c'est quand vous avez une certaine reconnaissance dans un domaine, en l'occurrence, l'écriture, et que vous arrivez en disant 'vous savez, je fais des claquettes aussi'. Ça paraît bizarre."

Le travail créatif de la mémoire

Si les dessins sont saisis sur le vif et si l'aquarelle a été sa meilleure – et sa plus énervante – compagne durant ce long voyage, les textes, eux, sont venus ensuite.



Un magnifique carnet de voyage, signé Jean-Christophe Rufin.